Jean-Louis Marroncle

Reflets de brousse

ou *le Roman d'un broussard*

Reflets de brousse

(ou le Roman d'un broussard)

Jean-Louis Marroncle

Reflets de brousse

(ou le Roman d'un broussard)

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS
56, rue de Londres – 75008 Paris
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3639-9
Dépôt légal : Août 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

A mon épouse et à mes filles
qui ont supporté bien des absences…
… à « Vincent » et Gérard,
collègues trop rapidement disparus…
… et à tous ceux qui, de près ou de loin,
ont participé aux événements et émotions
évoqués dans ces reflets.

Avant-propos

Ayant eu l'occasion (j'ai failli écrire le plaisir) de passer, dans le cadre de mes activités professionnelles, près d'une dizaine d'années en brousse ou en forêt primaire équatoriale, j'ai conservé de ces séjours dans différents pays maintes anecdotes que je propose à la curiosité du lecteur audacieux que vous êtes puisque vous avez choisi d'acquérir cet ouvrage…

L'une de mes relations, chansonnier retraité mais toujours écrivain, en avant-propos de l'un de ses livres[1] écrivait « … il faut tout de même énormément de culot, à l'instant où l'on décide de prendre la plume pour croire que ce qu'on a l'intention de raconter va intéresser les autres ! ».

Bien que souscrivant partiellement à cette pensée, je considère néanmoins que sans ce culot le métier d'écrivain et la littérature n'existeraient pas ; d'autre part, l'on ne saurait préjuger soi-même de ce qui intéressera ou non les autres. La meilleure preuve n'est-elle pas que, à notre époque, de très nombreux

[1] Jean-Paul Morat. « L'andropause de Monsieur est avancée ». Les Editions DEMETER. 2004.

livres sans intérêt ou d'intérêt très limité sont édités, notamment si leurs auteurs (réels ou assistés) sont des personnalités médiatisées. Par ailleurs, plusieurs personnes, auxquelles j'ai un jour raconté quelques unes des anecdotes que je me propose de retracer ici, m'ont encouragé à les écrire. Je profite donc de mon temps libre de nouveau retraité pour tenter cette autre aventure.

Hormis quelques indications parfois indispensables à une bonne compréhension du récit, je me garderai bien de retracer des pans de ma vie professionnelle qui seraient sans intérêt pour le profane, afin de privilégier ce qui me paraît humain, original et susceptible de faire partager l'intensité des émotions vécues. Par éthique personnelle, je tairai le nom de mon employeur (et celui de ses associés éventuels) et masquerai généralement l'identification de mes collègues, afin d'éviter toute publicité ou référence personnalisée.

Je n'aurai pas la prétention de penser que ces aventures et mésaventures sont uniques : tous les vrais broussards, quel que soit leur métier, auront, peu ou prou, rencontré ou connu des situations similaires. Je souhaite seulement relater des péripéties tour à tour amusantes, insolites, parfois plus inquiétantes et proches du drame, malheur qui frappera une fois au cours de l'une de ces missions. Avec une pointe de narcissisme, ce sera aussi le plaisir d'évoquer ou de revivre des instants forts puisque restés ancrés dans ma mémoire.

Enfin, j'aime et j'ose imaginer que ces récits pourraient susciter des vocations parmi la jeunesse : car, même dans notre monde actuel, l'Aventure reste possible si l'on veut bien accepter de la découvrir à

travers un métier, une action humanitaire ou toute autre motivation profonde et sincère.

Je terminerai en me présentant brièvement afin d'expliquer dans quel cadre j'ai vécu « mes évènements » :

– mes nom et prénom figurent sur la couverture de cet ouvrage : ils se suffisent !

– marié, deux belles filles, soient trois femmes auxquelles j'ai dédié ce travail ;

– mon âge : celui de la retraite et d'écrire mes mémoires ;

– mon métier : géologue cartographe et spécialisé dans la prospection minière de substances métalliques et du diamant ;

– mes principaux terrains de jeux : l'Afrique noire (sans connotation raciale) et l'Etat du Mato Grosso dans le nord du Brésil ;

– l'historique de ces souvenirs : entre les années 1970 et 1979.

Le titre « Reflets de brousse » se veut évocateur d'images et de souvenirs reflétés aujourd'hui par ma mémoire. Le sous-titre « Roman d'un broussard » indique que ce récit d'anecdotes pourrait s'apparenter à un roman d'aventures, si ce n'est qu'ici rien n'est imaginé : tout fut vécu !

Lecteur anonyme, si tu as l'esprit vagabond, curieux et aventureux, j'espère que ces pages sauront te séduire et t'entraîner dans un univers souvent inattendu : que ce qui fut ma réalité pendant plusieurs années devienne ton rêve de quelques heures !

Livre 1

Reflets mozambicains
(1970 – 1973)

Mozambique (1970/73) :
Localisation de la zone de travaux

Source : Fond cartographique reproduit avec l'aimable autorisation de PopulationData.net

Le contexte mozambicain

En juillet 1970, à 27 ans et à l'issue de mes obligations militaires, j'embauche pour mon premier véritable emploi de géologue : une mission de trois ans au Mozambique.

Mozambique ? Je crois qu'à cette époque peu d'Occidentaux, hormis les Portugais, les diplomates, les géographes et les journalistes, connaissaient cet Etat dont on parlait peu. En ce qui me concernait, le nom du Canal du Mozambique, séparant l'Afrique orientale de Madagascar, ne m'était pas inconnu mais j'ignorais tout de l'existence d'un Etat de même nom : je fus donc aimablement renseigné par le Larousse (Internet n'étant pas encore né !) qui m'apprit notamment qu'il s'agissait d'une colonie portugaise.

Ayant fait des études secondaires avec l'espagnol comme langue principale, je fis assez rapidement la mutation linguistique vers le portugais, les différences majeures résidant dans la prononciation et donc l'oreille… certains diraient la portugaise !

Avant d'entrer dans le vif de mes propos et afin de mieux en saisir le contexte, il me paraît utile de brosser un tableau de ce qu'était notre zone de travail,

localisée dans le nord du pays et très loin de la capitale, alors appelée Lourenço-Marquès et répondant aujourd'hui au nom de Maputo.

En 1970, l'emprise portugaise s'étend hors métropole sur plusieurs territoires dont les plus importants sont les colonies africaines d'Angola, du Mozambique et de Guinée-Bissau. Le régime politique est celui de la dictature de Salazar, à laquelle succèdera celle de Caetano, jusqu'à la « Révolution des œillets » en 1974, révolution qui aboutira à l'indépendance de ces colonies, dont celle du Mozambique en 1975.

A l'époque de notre mission, le territoire mozambicain était déjà affecté par des mouvements indépendantistes notamment représentés par le FRELIMO (Front de Libération du Mozambique). Ainsi, en 1970, on pouvait considérer que le quart nord du pays, au sud de la frontière avec la Tanzanie, était sous contrôle partiel des « rebelles ». Ceux-ci s'infiltraient aussi activement suivant la frontière nord-ouest dans la région de Tète, vers le chantier du grand barrage de Cabora-Bassa sur le Zambèze alors en construction et le long du Lac Malawi.

Notre mission était basée dans la ville de Nampula, capitale administrative du nord et siège de l'armée portugaise en lutte contre la guérilla. Cette situation politico-militaire en faisait une ville moderne, plus européenne qu'africaine ; son intense activité commerciale reposait sur un aéroport, une desserte ferroviaire et des voies routières localement dignes de ce nom. L'ensemble de la région était aussi desservi par un réseau de grandes pistes bien entretenues et de pistes plus secondaires menant à toutes les localités administratives ; en facilitant les contrôles admini-

stratifs et militaires ce réseau avait une évidente vocation stratégique et politique.

Au plan géographique, la région nord se caractérisait par l'alternance de deux saisons typiquement tropicales : une saison sèche sensiblement étalée entre les mois de mai et novembre et une saison pluvieuse durant le reste de l'année. En fait, la saison humide débutait en novembre par des orages journaliers pour se poursuivre ensuite par des pluies régulières et abondantes jusqu'en mars ou avril. Les températures moyennes variaient de 20/25° à 35/40° selon la saison, avec de forts contrastes jour-nuit sur les hauts plateaux de l'intérieur du pays où la température nocturne pouvait parfois descendre jusqu'à quelques degrés au-dessus de zéro. En saison sèche, à l'exception du fleuve Lurio (ou Lourio) et de rares autres rivières importantes, les cours d'eau étaient tous taris et leurs lits sableux constituaient d'excellentes voies de pénétration au cœur de la brousse, aussi bien pour les hommes que pour les animaux de toutes tailles.

La végétation naturelle était représentée essentiellement par une savane arborée localement parcourue de forêts-galeries longeant les principaux cours d'eau ou par de vastes langues herbeuses occupant des zones marécageuses ou inondables en période pluvieuse. Dès les premières pluies, cette savane et ces langues voyaient rapidement germer et croître la célèbre « herbe à éléphant », ici appelée « capi » pouvant atteindre jusqu'à trois mètres de haut. Ces hautes herbes, souvent très denses et parfois coupantes, limitaient la vision à quelques mètres à peine et rendaient la marche très difficile (1 à 2 kilomètres à l'heure dans les zones les plus denses…). Aussi, Africains et Européens appelés à se déplacer, à

patrouiller ou à chasser en brousse, brûlaient-ils ces prairies naturelles dès que les herbes étaient suffisamment sèches : après ces incendies provoqués, ils pouvaient plus facilement circuler suivant les sentiers de brousse, pister un gibier abondant, voire déceler la présence ou la menace de fauves (lions, léopards notamment) mais aussi de mouvements de rebelles. J'évoquerai plus loin ces feux de brousse.

A l'intérieur du pays, les paysages étaient représentés par un immense plateau dont l'altitude s'élevait progressivement depuis la côte du Canal du Mozambique à l'est vers la frontière avec le Malawi à l'ouest, où l'altitude atteignait et dépassait les 1 000 m (2 419 m au Mont Namuli, 2ème sommet du pays). Ce plateau était émaillé de très nombreux reliefs en inselbergs ou « pains de sucre » : souvent isolés comme des furoncles sur des parties charnues…, parfois réunis en petits massifs très localisés de quelques unités ou dizaines d'unités, parfois encore associés en véritables chaînons ou massifs montagneux de plus grandes dimensions. Une végétation arborée plus dense colonisait fréquemment les éboulis rocheux et les versants de ces reliefs, lorsqu'ils n'étaient pas trop pentus. Ces paysages caractéristiques conféraient un charme certain à cette région du Mozambique.

Enfin, il est impossible d'évoquer la savane mozambicaine sans parler de sa faune. C'est sans aucun doute la plus riche et la plus variée qu'il m'ait été donné de côtoyer au cours de mes pérégrinations : depuis les gros animaux tels qu'éléphants, hippopotames, crocodiles, buffles, zèbres, grandes antilopes, lions, léopards, sangliers, phacochères, cynocéphales, pythons, jusqu'aux animaux plus modestes tels que

petites antilopes, petits singes, lapins, perdrix, pigeons, tourterelles, pintades, serpents, iguanes, lézards, geckos, tortues, sans oublier la foule des batraciens, des mollusques avec ou sans coquille, des insectes (dont fourmis et mouches tsé-tsé), des arachnides (araignées, scorpions, scolopendres) et de toutes les petites bêtes que l'on ne voit pas mais qui sont pourtant susceptibles de vous laisser des traces désagréables, douloureuses ou handicapantes.

De tous ces animaux, il est une catégorie qui m'a laissé une très vive impression : celle des serpents de toutes sortes qui pullulaient dans tous les milieux. Il y en avait vraiment partout ! Je ne sais pas de quelle espèce était celui qui tenta Eve, mais son Eden devait être situé au Mozambique !

Au paradis des serpents

Le travail de base du géologue repose évidemment sur l'examen des affleurements rocheux. Mais ces roches, chauffées par le soleil tropical, étaient aussi appréciées par toutes sortes de reptiles, dont les serpents. Sur le terrain nos rencontres étaient donc fréquentes au cours d'une même journée de travail.

L'Européen que j'étais, inexpérimenté et non initié aux spectacles de la brousse, fut d'abord fortement impressionné et inquiété par l'omniprésence de ces « collègues » rampants. Puis, progressivement, par l'accoutumance et surtout par l'acquisition d'une meilleure connaissance de ces animaux, de telles rencontres participèrent très naturellement à notre quotidien. Certaines furent toutefois plus mémorables : en voici les récits.

Au royaume des najas cracheurs

Beaucoup d'affleurements se présentaient sous la forme de coupoles rocheuses dénudées, surélevées de quelques mètres seulement au-dessus de la surface du sol. Il était donc très facile d'y accéder ; en outre,

la fracturation naturelle de la roche offrait des abris très favorables aux reptiles de toutes sortes.

Ces dômes rocheux étaient ainsi pratiquement toujours occupés par plusieurs serpents cracheurs : il s'agissait de petits najas, ne dépassant guère un mètre de long qui, à notre approche, s'enfuyaient en se réfugiant dans les anfractuosités de la roche. Selon la tradition locale, ces najas craintifs étaient considérés comme non venimeux, mais réputés pour leur aptitude à cracher brusquement leur venin sur tout agresseur éventuel : ainsi, un homme atteint aux yeux risquait-il de violentes brûlures, voire une cécité temporaire.

Un jour, le prospecteur portugais qui m'accompagnait voulut vérifier cette réputation du serpent cracheur en provoquant trois de ces reptiles qui s'étaient enfoncés dans un même trou de rocher. Afin de les en déloger, il versa un peu d'essence dans le trou et y mit le feu : quelques secondes plus tard, les najas jaillirent de leur refuge, se dressèrent sur leur queue et, aussitôt et pratiquement ensemble, crachèrent leur venin sur le prospecteur resté debout à proximité du trou pour mieux voir ce qui allait se passer…

… Atteint au torse et au cou, ses yeux furent heureusement épargnés. La riposte se déroula avec une rapidité stupéfiante, ne laissant le temps à aucune parade. Les jets de venin portèrent sur une distance de l'ordre de deux mètres, ce qui était remarquable au vu de la taille de ces reptiles.

Morale de l'histoire : l'homme et les serpents s'en tirèrent sans dommage ; la démonstration du pouvoir des najas cracheurs était faite ! Par la suite, ces reptiles furent toujours respectés…

Du python au menu

Parvenant au sommet d'un dôme rocheux formant une clairière ouverte au cœur d'un bosquet, stupéfait, j'y découvre à quelques mètres de distance un python enroulé sur lui-même ! Somnolent, il prend son bain de soleil, la tête dépassant d'un corps parfaitement lové en anneaux successifs et réguliers.

L'animal paraissant de belle taille, avec mes ouvriers africains, je garde mes distances, en reculant prudemment et sans bruit, de quelques mètres. Puis j'observe la bête qui reste immobile comme si elle ne s'était pas aperçue de notre présence. Etant ce jour-là armé de mon fusil de chasse (un simple fusil Robust calibre 12 de Manufrance/St. Etienne), je ne résiste pas à la tentation d'un beau coup de fusil : visant soigneusement la tête du python, dégagée de son corps, je tire une cartouche de chevrotines liées qui, à cette courte distance, agissent comme une balle et décapitent le serpent.

Je fus alors le témoin de ce qui sera l'un des spectacles les plus extraordinaires de mon expérience de broussard : le corps décapité se déroule puis ondule sur la surface rocheuse en dessinant une sinusoïde mouvante de plus de un mètre de hauteur. La vision de ce grand corps sans tête et néanmoins animé était tout simplement grandiose. Cela a-t-il duré quelques secondes ou quelques minutes ? Je ne saurais le dire aujourd'hui car, médusé par ce spectacle, je crois en avoir alors perdu la notion du temps. Puis les ondulations s'atténuent progressivement jusqu'à ce que le corps devienne totalement inerte. Nous nous approchons alors du python : sa mort étant constatée, nous enroulons sa dépouille autour d'une grosse

branche afin de la transporter jusqu'à la Land-Rover distante d'une centaine de mètres.

Plus tard, de retour au campement, je mesure l'animal : 3,80 m de long pour un diamètre moyen de l'ordre de 30 cm ! J'indique à mon fidèle chef d'équipe Antonio (il le fut pendant mes trois séjours) que je souhaite récupérer la peau du python en guise de souvenir. Tout en me disant qu'il va s'en occuper, il me demande si je veux bien lui donner ensuite le corps du serpent. Intrigué, je l'interroge sur ce qu'il compte en faire. Sa réponse me désarçonne : « Hé patron, c'est pour manger ! C'est très bon ! ».

Ma curiosité fut plus forte que ma surprise : ayant donné mon accord à Antonio, je le priais de remettre un morceau de python à mon cuistot (parler de cuisinier aurait été trop élogieux !), afin que celui-ci le prépare pour le dîner. Effectivement, une heure plus tard environ, le cuistot me présenta deux belles tranches de serpent, sans doute choisies dans la partie la plus charnue de l'animal. Elles ressemblaient à deux grosses darnes de colin de quelques centimètres d'épaisseur, taillées dans une chair musculeuse blanche et ferme surmontée d'un bourrelet cartilagineux dorsal. Après m'être fait expliquer que ce mets de choix pouvait être soit grillé soit préparé avec une sauce, craignant que la grillade ne soit dure et de saveur trop forte pour mes papilles européennes, j'optais pour la préparation en sauce qui me paraissait devoir être plus respectueuse des qualités potentielles de cette chair blanche.

Je pense que ce fut le bon choix car, le moment venu, j'ai parfaitement goûté et apprécié mes deux tranches de python : la chair s'apparente à celle du colin, avec une consistance plus ferme et plus

filandreuse (du vrai muscle !) ; si sa saveur est relativement peu prononcée, elle propose néanmoins un petit quelque chose de plus exotique que le colin. Je préciserai enfin, qu'une fois dans l'assiette, la tranche de python peut très bien passer pour une belle darne de poisson et je suis persuadé qu'un convive non prévenu ne soupçonnerait pas la nature de son repas… Toujours est-il que je n'ai jamais regretté cette expérience culinaire !

Au menu du python

Avant d'être mangé, le python doit manger… J'eus ainsi l'occasion de voir ce serpent remarquable tenter d'établir son propre menu !

Progressant dans le lit sableux et asséché d'une rivière, mon groupe s'approche d'un trou d'eau brunâtre et croupissante d'environ deux mètres de diamètre. Ces trous d'eau, derniers vestiges de la saison pluvieuse, sont recherchés par la faune sauvage, car ils constituent des points d'abreuvage et de rassemblement pour les proies des prédateurs tels que lions et léopards. A l'occasion, les Africains savent aussi les exploiter, que ce soit pour y puiser de l'eau en creusant le sable du lit de la rivière à proximité (filtrage naturel) ou pour y piéger du gibier.

Pour les rares Européens aventurés dans de tels lieux, le point d'eau rencontré en fin de journée pourra constituer le point de bivouac autour duquel s'organisera la nuit : il suffira de rendre l'eau buvable soit par dissolution de comprimés stérilisateurs, soit en la portant quelques minutes à ébullition pour éliminer les germes nocifs ; un filtrage sommaire dans un papier filtre améliorera sa qualité gustative. Ces procédés

n'éliminent certes pas toute la saveur terreuse mais ils rendent néanmoins l'eau consommable ; en y délayant un potage en sachet (aux asperges par exemple…) on gomme presque parfaitement cette sensation minérale.

Mais revenons à notre python ! Voilà que parvenus à une vingtaine de mètres du trou d'eau, le chef d'équipe Antonio stoppe notre avancée. Quelques secondes plus tard, trois ouvriers se précipitent avec leurs sacs vers le trou d'eau et… c'est une arche de Noé en débandade ! Ebahi, je vois d'abord s'enfuir des pintades (sauvages bien sûr !) et des canards (idem) ; puis, arrivés au bord du trou d'eau, les ouvriers refluent… tandis que, surgissant des eaux brunâtres, un long python disparaît rapidement dans la brousse voisine. Les ouvriers se précipitent alors dans le trou d'eau en y pataugeant et gesticulant bruyamment : en quelques minutes, ils remplissent deux grands sacs avec les poissons prisonniers du trou.

Que s'était-il passé ? Avec le tarissement progressif des eaux, poissons et volatiles s'étaient concentrés dans et autour du point d'eau. Ce garde-manger bien approvisionné avait attiré le python qui fut mis en fuite par notre arrivée. La place étant libre, mes ouvriers n'eurent plus qu'à se servir et la pêche fut véritablement miraculeuse : une dizaine de kilos de poissons variés ! Ce fut la fête, rendue possible par l'absence de village proche, ces points d'eau riches en poissons étant naturellement très recherchés par les autochtones en quête de nourriture facile.

Au pays des mambas

Le mamba figure parmi les serpents venimeux les plus dangereux du monde : sa morsure entraînerait la

mort dans la demi-heure (je n'ai pas vérifié cette assertion !) tandis que son venin était à cette époque sans antidote (peut-être l'est-il toujours). D'une longueur de 2 à 3 mètres, j'en ai rencontré deux variétés : le mamba noir, relativement fréquent, et le mamba vert, plus rare semble-t-il, du moins dans le nord du Mozambique.

Ce serpent est réputé agressif et rusé : ainsi, selon la tradition africaine, il peut se camoufler dans les branches basses des arbres pour attaquer à la tête, au cou ou aux épaules l'homme ou l'animal qui passerait au-dessous ; de plus, dans une colonne d'hommes, il choisirait d'attaquer le dernier homme afin que les autres ne s'en aperçoivent pas… Le mamba développerait donc toute une stratégie de chasse et d'attaque, stratégie que j'accrédite volontiers car j'en fus un témoin involontaire et bien ignorant du danger qui planait sur nos têtes.

C'était au cours de l'un de mes premiers itinéraires pédestres à travers la brousse, en compagnie de mon chef de mission. Nous avancions en colonne, respectueux des consignes de sécurité dont j'ai pu maintes fois apprécier l'efficacité : un à trois Africains précèdent l'Européen, pour dégager le passage à la machette et prévenir de tout danger éventuel, le reste de la colonne fermant la marche. L'expérience a en effet largement montré qu'en pleine brousse, l'Africain évolue dans un milieu qui lui est familier : à ce titre, il sait voir et identifier des pièges et des dangers qui nous échappent totalement, même avec de l'expérience. L'anecdote ci-dessous illustre cependant l'une des rares fois où les ouvreurs furent pris en défaut…

Suite au passage d'un feu de brousse, nous progressions dans un paysage calciné, fait de squelettes

d’arbres noircis et d’un sol recouvert par une épaisse couche de cendres. Le terrain était donc dégagé. Trois hommes me devançaient : l’ouvreur à la machette, le chef d’équipe Antonio puis mon chef de mission ; derrière moi, encore quatre ouvriers chargés de porter les divers échantillons de roches, de graviers et de sols recueillis. Alors que je m’apprêtais à passer sous la fourche d’un arbrisseau haut de quatre à cinq mètres, un mouvement attira mon regard : un long serpent noir, lové sur cette fourche, se déroulait lentement en se coulant sur une branche basse calcinée, avec laquelle il se confondait.

Je m’arrêtais en désignant le reptile du bras. Aussitôt, les hommes qui me suivaient s’écartèrent en courant sur plusieurs mètres, tout en criant dans leur dialecte (le makua) qui m’était encore totalement étranger. Alerté, je m’éloignais prudemment de l’animal qui continuait à ramper sur sa branche, alors qu’Antonio s’égosillait en portugais pour m’informer du danger. Bref, nous nous sommes tous retrouvés à une quinzaine de mètres de l’arbrisseau, tandis qu’Antonio m’expliquait qu’il s’agissait là du terrible mamba, se préparant sans doute à attaquer le dernier homme de la colonne. La peur de ce serpent était telle que j’avais vainement demandé aux ouvriers de le tuer à la machette : personne ne s’en approcha…

Telle fut ma première rencontre avec le mamba noir : le lecteur imaginera volontiers l’intensité de l’émotion due à cette rencontre, alors que j’étais encore un broussard novice qui avait tout à découvrir. D’autres mambas noirs suivirent mais ces autres rencontres ne furent jamais aussi mémorables : un simple détour de précaution suffisait à nous mettre à l’abri de toute attaque éventuelle.

Je n'ai rencontré qu'une seule fois le mamba vert. Partis pour un itinéraire de trois jours, nous avancions en colonne dans une langue marécageuse et recouverte d'herbes d'environ un mètre de haut. Brusquement, sans doute inquiété par les vibrations du sol sous nos pas, nous vîmes s'élever au-dessus des herbes, à une vingtaine de mètres devant nous, le corps d'un mamba vert dont la couleur se fondait véritablement dans celle des herbes environnantes. Comme nous avions stoppé spontanément notre marche, durant quelques secondes il nous scruta de son regard puis disparut dans la végétation. Bien que très fugitive, cette rencontre fut néanmoins spectaculaire. Je reviendrai plus loin sur cet itinéraire qui fut riche en autres images et imprévus.

Des autres serpents

Najas cracheurs, pythons et mambas ne constituent, on s'en doute, qu'un échantillon très incomplet de la faune reptilienne rampante. Bien d'autres espèces sillonnaient la brousse dont la lourde vipère à cornes à la morsure mortelle, un curieux serpent au corps triangulaire, découvert un matin lové sur le moteur de la Land-Rover, ou encore un petit et fin serpent vert clair à langue rouge, inoffensif. Celui-ci était fréquent dans les papayers mais, à l'occasion, ne dédaignait pas l'abri d'une tente comme mon épouse le découvrît un jour, lové sur son lit de camp ; le cuisinier, appelé à la rescousse, chassa l'intrus en riant de ses plus belles dents !

Une dernière historiette a propos de ces charmantes bêtes ? L'un de nos prospecteurs portugais arrondissait sa paie en achetant aux autochtones de petits oiseaux plus ou moins décoratifs ou mélodieux qu'il revendait

ensuite avec profit lors de ses périodes de repos à la capitale. Je n'aimais guère ce trafic mais je le tolérais en considérant que c'était une affaire portugaise qui ne me concernait pas. Jusqu'à ce que, le campement étant resté suffisamment longtemps au même endroit, il fut investi jour et nuit par des serpents de plus en plus nombreux. Antonio vînt m'expliquer, au nom de ses camarades qui n'appréciaient guère ces intrusions, que les serpents étaient attirés par les oiseaux emprisonnés dans leurs cages sommaires. L'affaire fut rapidement entendue : le prospecteur fut prié de cesser ces activités, ou du moins de les exercer à une distance suffisante du campement. Finalement, il relâcha les oiseaux et renonça définitivement à son négoce. Ce qui démontre que même les histoires de serpents peuvent avoir une belle fin…

En brousse

Notre travail en brousse nécessitait évidemment une bonne forme physique. Aussi, sans trop entrer dans le détail, il est utile d'indiquer quel était notre quotidien afin de comprendre comment nous avons pu vivre autant d'évènements ou de rencontres insolites.

Nos activités étaient d'abord adaptées aux températures diurnes. Ainsi, afin d'éviter les grosses chaleurs de l'après-midi, nous quittions le campement vers 6 h 30 du matin (après une solide collation impliquant un lever encore plus matinal) pour y revenir aux environs de 14 h. Nous déjeunions alors, ce qui nous apportait une première phase de relaxation, suivie de la douche indispensable à notre détente physique. Puis, avant l'heure du dîner vers 19-20 h, nous avions à surveiller la gestion des divers échantillons recueillis au cours de la journée, à faire la synthèse des observations effectuées et à organiser les itinéraires du lendemain. Après le dîner et un dernier instant de détente autour d'une bouteille de bière, nous n'avions généralement aucune difficulté à nous coucher et à nous endormir rapidement.

Donc notre durée d'intervention sur le terrain se déroulait globalement entre 7 et 14 h. Durant ce laps de temps, il pouvait se passer une infinité de choses plus ou moins inattendues ou insolites dont je vous propose quelques morceaux choisis.

Le « haricot des singes »

Cette appellation est la traduction d'une expression portugaise désignant une fine liane grimpante, semblable à la tige d'un solide liseron ou d'un jeune lierre, qui porte à maturité des fruits en forme de gousse, comme le haricot ou le pois de nos jardins européens. La graine n'étant pas comestible, les autochtones appellent cette plante « haricot des singes ».

Cette gousse se distingue de ses cousines par le fait qu'elle est entièrement recouverte de poils urticants qui se fichent dans la peau, non seulement au moindre contact mais aussi portés par le vent : il suffit que le support de la liane soit touché ou agité pour que des dizaines de poils s'envolent et viennent s'implanter sur votre peau généralement bien dénudée du fait de la température ambiante. Ces poils provoquent une vive sensation douloureuse et les démangeaisons perdurent facilement vingt à trente minutes. Inutile de dire – je le dis quand même – que cette plante était très redoutée : imaginez une bonne friction aux orties !

Les lianes porteuses du haricot des singes se développaient particulièrement bien dans les champs abandonnés de manioc ou de coton qui pouvaient en être totalement envahis. Elles étaient donc très fréquentes le long des pistes et autour des villages

africains. Mais on pouvait les rencontrer aussi en pleine brousse, notamment dans les massifs de bambous. Evidemment, lors de nos cheminements en brousse nous évitions ou contournions, autant que possible, les zones colonisées par le haricot des singes. Quand elles ne pouvaient être évitées, nous prenions de subtiles précautions pour les traverser. Ainsi, l'ouvreur prenait délicatement le segment de liane menaçant pour le couper sur le fil tranchant de la machette, afin de ne pas provoquer un mouvement d'ensemble de la liane ou de son support et donc une émission de poils. Nous avancions aussi en tournant la tête dans la direction opposée aux gousses les plus proches tout en protégeant les yeux avec nos mains, bref un véritable cauchemar !

Ces précautions ne nous mettaient certes pas totalement à l'abri, mais elles permettaient néanmoins de limiter ces contacts indésirables. En cas d'agression intempestive, par contact direct avec une ou plusieurs gousses, le moyen le plus efficace était de passer doucement la lame de la machette sur la zone de peau affectée, en progressant dans le sens inverse de celui des bouquets de poils urticants ; ce « rasage à la machette » permettait de retirer l'essentiel des poils fichés dans la peau avant que leur action douloureuse ne se soit trop fortement manifestée.

Néanmoins, malgré ces précautions, il m'en reste un souvenir des plus cuisants. Par l'un de ces hasards qui font si mal les choses (contrairement à l'opinion répandue), j'ai chuté un jour parmi des bambous abondamment colonisés par ces maudits haricots. Un quart d'heure plus tard, mes yeux se mirent à larmoyer tandis que les démangeaisons au visage, aux bras et aux mains étaient devenues si insupportables

que je dus interrompre mon itinéraire et rentrer rapidement au camp afin de procéder à une véritable décontamination : enlèvement méticuleux de mes vêtements, lavage du visage et des yeux à grande eau, douche et shampoing salutaires pour éliminer toute trace de poils urticants sur les autres parties de ma précieuse anatomie… puis mise au repos jusqu'à extinction des feux urticants !

Où l'on se régale d'un plat d'amanites en négligeant des cèpes !

Lors de la pleine saison des pluies, dès le mois de décembre, nous assistions dans les zones arborées à des poussées de champignons variés qui m'étaient totalement inconnus. Comme je fus toujours un mycologue amateur et curieux, je ne sus résister à la tentation de les examiner, d'en cueillir et d'y goûter…

J'eus ainsi l'occasion de trouver dans un même bois de magnifiques et sympathiques cèpes de belle taille mais aussi des amanites entièrement blanches (du chapeau à la volve), et également de taille respectable. Ayant demandé aux ouvriers africains si ces champignons étaient comestibles, à ma grande surprise, il fut répondu que les amanites l'étaient mais non les cèpes ! Certes en Europe, une amanite telle que l'oronge est excellente alors que certains cèpes sont amers ou à rejeter, mais ce n'est pas la règle la plus générale.

Intrigué, je cueillais quelques exemplaires de ces deux variétés de champignons afin de les rapporter au campement : je pensais en effet que l'un de nos prospecteurs portugais, natif du Mozambique et ayant une solide expérience de la brousse locale, serait

susceptible de m'éclairer sur les qualités gustatives de ces produits naturels (à l'époque, on ne parlait pas encore de « produits bio » !). De retour au camp je soumettais donc mes échantillons à l'avis du prospecteur en question : et là, sans la moindre hésitation, il me confirma que les amanites étaient parfaitement comestibles et qu'il valait mieux se méfier des cèpes… C'est ainsi que le lendemain je fis une véritable cueillette d'amanites qui apportèrent un plus indéniable à notre menu du jour !

En vous relatant cette histoire, j'apporte la preuve que ces amanites blanches n'étaient pas mortelles… Quant aux cèpes, ayant eu la sagesse et la prudence de ne pas y goûter… je n'en sais guère plus !

Coups de bambous

Rien à voir avec le fameux « coup de bambou » que l'on vous prie de bien vouloir régler dans certains lieux, coup par lequel l'on vous gâche définitivement tout le plaisir que vous aviez peut-être éprouvé en dégustant un bon repas ou un bon vin. J'ignore quelle est l'origine de cette expression populaire mais, comme elle illustre le déplaisir sinon la rage que le bambou peut faire naître, elle me paraît fort bien adaptée aux quelques mésaventures qui suivent.

Pour ceux qui ont visité la bambouseraie d'Anduze dans le Gard, cette végétation est somptueuse : massifs parfaitement délimités par des allées impeccables où il est agréable de flâner et de rêver, sous-bois propres, dégagés et clairs filtrant le chaud soleil du Midi. Au Mozambique, dans son cadre naturel, le bambou formait des bosquets ou de petits massifs végétaux de

dimensions modestes dans lesquels la progression pédestre s'apparentait vite à un chemin de calvaire.

Imaginez-vous obligé de franchir à pied un jeu de mikado géant dont les pièces, longues de 5 à 10 m et pouvant dépasser 10 cm de diamètre, seraient couchées, inclinées et entrecroisées sur 1 à 2 m de hauteur au-dessus du sol. Dans un tel enchevêtrement de tiges (souvent trop grosses pour être coupées à la machette), pour progresser l'homme (le singe devant être plus habile !) doit effectuer une vraie gymnastique et fournir des efforts qui s'apparentent à ceux que les militaires produisent pour franchir les obstacles du « parcours du combattant » ou de la « piste du risque ».

Mais différence essentielle avec ces situations militaires, dans une bambouseraie sauvage, les gestes et les efforts sont répétés à l'identique pendant un laps de temps suffisant pour en devenir pénible : se plier, se courber, ramper pour passer sous des tiges basses, ensuite se redresser sans cogner la tête ou les épaules, lever une jambe puis l'autre pour enjamber des tiges à mi-hauteur d'homme, ou encore grimper sur plusieurs bambous lorsque l'on ne peut passer au-dessous ; dans ce cas, la tige ronde du bambou vous propose sa surface inclinée, lisse et glissante qui peut aussi rouler sur elle-même et plier sous votre poids, d'où une grande instabilité et un fort risque (sinon une quasi-certitude) de chute dans l'entrelacs des bambous inférieurs… Tout ceci, sans parler du croc-en-jambe qui vous sera fait par une tige au sol pendant que vous surveillez ce qui se passe au niveau de votre tête, ou du coup de bambou à cette même tête alors que vous surveillez à vos pieds ! Bref un vrai régal, parfois épicé par le haricot des singes déjà évoqué !

Les tiges fibreuses du bambou sont cependant pleines de qualités : bonne résistance au pourrissement naturel, légèreté, souplesse exceptionnelle et alliée à une grande solidité. Aussi le bambou est-il très largement utilisé pour le franchissement des cours d'eau de toutes dimensions. Ces ouvrages en bambou sont variés : simple tapis de tiges assemblées entre-elles et posé sur le lit des passages à gué pour éviter l'enlisement dans le sable, tapis de bambou suspendu ou disposé sur des madriers de bois pour le franchissement en hauteur de ruisseaux, véritable pont de bambou bien structuré, radier de bambou flottant amarré à des pilotis pour le franchissement de rivières plus importantes ou de fleuves.

Il est vrai qu'observer un pont de bambou suspendu ployer comme un arc tendu sans céder sous le poids d'un véhicule reste un spectacle parfois assez bluffant !

Dans les pays d'Afrique cette utilisation du bambou est des plus intéressantes. D'une part, la matière première est fréquente à proximité des cours d'eau et donc facilement accessible, d'autre part l'installation de ces ouvrages de bambou répond parfaitement aux conditions climatiques : il s'agit presque toujours d'ouvrages provisoires qui ne dureront que le temps d'une saison sèche et seront emportés aux premières crues. D'un entretien nul ou très limité, ils ne coûtent pratiquement que le coût de la main d'œuvre mobilisée pour leur mise place, opération d'intérêt public reconduite chaque année à peu de frais.

Evidemment, l'Européen ne manquera pas de s'interroger : mais comment fait-on en saison pluvieuse lorsque ces ouvrages ont été détruits par les eaux ? Les réponses sont africaines et adaptées : soit

l'on ne circule plus sur des pistes qui, de toute façon, sont devenues presque impraticables (notamment les petites pistes locales), soit l'on fait le détour nécessaire pour franchir le cours d'eau sur un ouvrage en dur et permanent. C'est ainsi qu'il m'est arrivé de parcourir plus de 400 kilomètres de pistes pour rejoindre de l'autre côté du fleuve Lurio un village distant de 20 kilomètres à vol d'oiseau…

Revenons à nos coups de bambous. Sur les pistes de liaisons locales, la circulation automobile était des plus réduites : patrouilles militaires irrégulières, de rares véhicules administratifs, quelques camionnettes de colons, de missionnaires ou de commerçants de brousse et nos propres véhicules pendant notre séjour dans le secteur. Aussi, soit parce que la circulation motorisée était très faible et n'appelait pas une surveillance particulière des tapis de bambou, soit parce que les attaches végétales aux madriers porteurs étaient fragilisées par l'usure du temps, il arrivait que le tapis se dérobe devant les roues avant ou cède au passage des roues arrière de la Land.

D'abord, essayez d'imaginez la surprise et la tête du conducteur voyant le tapis de bambou se replier sur lui-même, devant le véhicule. Ensuite, cette situation avait un résultat immédiat : la Land se retrouvait suspendue dans le vide soit en reposant en porte-à-faux sur l'un des deux madriers, soit bien assise par son châssis sur les deux madriers du pont. Généralement, il n'y avait pas de casse grave, les choses se passant avec une douceur relative. Néanmoins, cette situation inconfortable immobilisait totalement le véhicule : sortir de cette mauvaise posture pouvait demander plusieurs heures d'efforts ou d'attente d'une aide extérieure…

En cas de rupture du tapis de bambou au passage des roues arrière de la Land, la situation était généralement moins critique : en effet, le comportement anormal du véhicule alertait le conducteur et un coup d'accélérateur en seconde ou troisième crabotée permettait le plus souvent d'arracher la Land pour achever de franchir le pont, ce réflexe salvateur étant le fruit de l'expérience progressivement acquise sur le terrain. Cela ne résolvait pas le problème du franchissement de l'obstacle au retour : il fallait alors rechercher un passage pour traverser le cours d'eau à gué, ce qui pouvait impliquer quelques travaux sommaires de débroussaillage et de terrassement des deux berges afin d'ébaucher une déviation. Certes nous avions appris à inspecter ces tapis de bambou avant un premier passage mais ce ne fut jamais une assurance tous risques !

Pour en terminer avec ces facéties « bambuesques », j'évoquerai l'un de mes franchissements du fleuve Lurio à quelques dizaines de kilomètres seulement de son embouchure. Au point de passage, le fleuve atteignait environ 400 m de large et était traversé par un long radier flottant formé d'un assemblage de bambous, ce radier étant amarré à des pilotis ancrés dans le lit du fleuve et sur ses berges.

Avec toute mon équipe, nous déplacions notre campement depuis la rive sud du fleuve vers la rive nord où se trouvait mon prochain secteur opérationnel. En convoi formé de trois Lands chargées de nos effets personnels, de notre matériel et de nos ouvriers africains permanents (2 à 3 hommes par véhicule), nous nous présentons donc sur la rive sud du fleuve en vue de le franchir… Et voilà qu'un gros camion chargé à l'africaine, c'est-à-dire au-delà du raisonnable, de sacs de riz et de coton, est

immobilisé au beau milieu du fleuve : en effet, sous le poids en surcharge du camion, les bambous du radier ont cédé sur quelques mètres de long et la partie arrière gauche du véhicule s'est enfoncée dans le trou d'eau ainsi créé. Des hommes sont en train de décharger le camion afin de l'alléger et de lui permettre de retrouver une assiette plus acceptable et de se dégager. L'opération prend une grosse heure mais finalement le camion libère le passage.

Par précaution, avant de lancer mes Lands bloquées sur la rive sud, je décide d'aller inspecter à pied l'état du radier : dans l'entonnoir d'eau, les bambous sont fissurés mais encore solidaires entre eux tandis que les pilotis de maintien sont bien en place ; je teste la résistance des bambous fragilisés en pesant aussi lourdement que possible avec mes pieds : ils plient sans rompre et en restant liés. A moitié rassuré, je décide de traverser seul avec ma Land (sans passager et sous le regard inquiet de mon épouse), les deux autres voitures restant en attente sur la rive sud. Après m'être engagé doucement sur la partie intacte du radier, à proximité du trou d'eau j'enclenche la troisième crabotée afin de passer rapidement et avec un maximum de puissance en réserve. La manœuvre se déroulant bien, non sans une forte émotion au franchissement de l'entonnoir, j'atteins la rive nord sans plus de souci. Ayant garé la Land, je vais à pied vérifier si mon passage a entraîné une dégradation accrue du radier. Cet examen étant satisfaisant, je rejoins la rive sud pour donner mes consignes de franchissement de l'obstacle aux deux autres conducteurs : un seul véhicule à la fois sur le radier, conseils de pilotage, aucun personnel sur les véhicules.

C’est ainsi que nous avons traversé le fleuve, au prix de deux bonnes heures de stress suivies d’un véritable moment de bonheur une fois l’obstacle franchi par tous. Quatre mois plus tard, le radier flottant était emporté par la première crue, interdisant tout passage jusqu’à sa reconstruction l’année suivante… mais nous n’étions plus concernés.

Au feu !

Sans être pyromane, j’ai toujours éprouvé depuis mon enfance une certaine fascination devant le feu. Pas le feu d’artifice (qui ne manque cependant pas d’attrait) mais le vrai feu de flammes mouvantes, domestiqué dans l’âtre d’une cheminée (sans insert) ou en liberté (contrôlée ou non) dans la nature.

De ce point de vue, je fus très largement comblé par la brousse mozambicaine. Dans l’introduction « Le contexte mozambicain », j’ai évoqué ces feux de brousse allumés pour nettoyer le terrain, gigantesques feux étirés sur des fronts pouvant parfois atteindre plusieurs kilomètres et susceptibles de brûler durant plusieurs jours. Malgré leurs dimensions, ces incendies cessaient d’eux-mêmes lorsque les pelouses naturelles se raréfiaient (sur les rochers et les chaînons montagneux) ou étaient interrompues (lits sableux de rivières, pistes, abords cultivés des villages).

Allumer des feux pour se débarrasser de la savane d’herbes sèches était une opération traditionnelle et vitale pour les populations autochtones : le terrain redevenait ainsi accessible et pénétrable pour les déplacements à pied ou à vélo via les sentiers de brousse, pour la pêche et la chasse (celle-ci avec des moyens traditionnels tels que pièges, filets, sagaies,

car pour cause de guerre les armes à feu étaient interdites aux indigènes), bref pour la plupart des activités locales, y compris la surveillance des « activités rebelles ».

Ces feux fugaces (ils passaient en quelques minutes) n'attaquaient pratiquement que la strate herbeuse et n'étaient donc pas très destructeurs : les frondaisons les plus hautes échappaient généralement aux flammes tandis que les arbrisseaux et arbustes de l'étage inférieur n'étaient que superficiellement calcinés ce qui leur permettait de survivre. Ainsi, il était étonnant de voir, dès les premiers orages de novembre, avec quelle rapidité la végétation renaissait de ses cendres : en quelques jours, de tendres pousses perçaient et émaillaient de vert le sol noirci, tandis que sur la strate arborescente calcinée apparaissaient de jeunes feuilles annonçant l'explosion d'une végétation seulement blessée. Certes les animaux incapables de fuir ou de s'abriter efficacement étaient condamnés (tortues, mollusques, insectes rampants…) mais leur abondance était telle que le terrain était rapidement recolonisé. Evidemment, nous ne pouvions nous déplacer chaque jour à travers la brousse sans croiser ces feux à un moment ou à un autre. D'où ces quelques anecdotes chaudes et brûlantes…

Ma première rencontre avec un incendie important fut frontale : en pleine savane herbeuse parsemée d'arbrisseaux chétifs et isolés, notre petite colonne se heurta à un véritable mur continu de flammes de quatre à cinq mètres de haut et dont les limites échappaient à notre regard dont la portée était fortement réduite par les fumées. Certes, alertés par ces nuages de fumée qui obscurcissaient le ciel devant

nous et par la direction du vent, nous savions que nous allions au devant de cet incendie – en même temps qu'il venait vers nous – et donc que notre rencontre était inéluctable. Avant d'affronter ce barrage de flammes, nous aurions pu faire demi-tour… mais pour aller où ? La piste susceptible de servir d'échappatoire était loin derrière et, de plus, le chauffeur devait nous récupérer à un point de rendez-vous situé devant nous et non derrière nous…

Cette éventualité écartée, j'observais le feu et constatais que les arbrisseaux restaient visibles à travers le rideau de flammes, ce qui montrait que le feu se réduisait à la combustion d'un étroit front d'herbes sèches, sans profondeur réelle. Et l'idée me vînt de traverser cette barrière en courant. Après avoir consulté Antonio qui me déclara que c'était faisable, nous nous sommes dévêtus pour ne garder sur le corps aucun tissu synthétique susceptible de s'enflammer ou de fondre, tout en gardant le strict minimum censé protéger notre virilité ainsi que nos chaussures (en brousse, j'avais imposé le port de chaussures pour limiter les risques de blessure).

Nous avons alors foncé sur les flammes qui furent effectivement franchies en quelques bonds mais pour découvrir derrière elles – chose à laquelle je n'avais pas pensé – une bonne centaine de mètres de cendres brûlantes qu'il fallût traverser à grandes et rapides enjambées. Finalement, ce double obstacle de flammes et de cendres chaudes fut franchi sans bobo significatif : quelques cheveux et sourcils roussis, quelques poils du torse, des bras et des jambes aussi ; un bon coup de chaud au visage et surtout aux pieds, mais sans brûlure ou lésion sérieuses. A dire vrai, deux porteurs occasionnels locaux avaient toutefois

sauvé le poil de leur main, ce qui se traduisit par un mécontentement manifeste envers l'évènement vécu !

Fort du succès de cet essai transformé, de retour au campement j'en donnais la recette à mes collègues géologues et prospecteurs. Elle fut rapidement confirmée comme étant le meilleur comportement possible dans cette situation et fut définitivement adoptée par tous. Nous n'avons jamais eu à le regretter par la suite. Je mettrai néanmoins le lecteur en garde : le franchissement d'un mur de feu par cette méthode n'est possible que lorsque le feu est limité à une étroite ligne de combustion. Ne tentez donc pas la chose dans nos garrigues et maquis du Midi de la France !

Parfois, ces feux de brousse nous ont aussi causé de belles frayeurs rétrospectives. C'est ainsi qu'un jour, à mon retour en fin d'itinéraire pédestre, j'ai retrouvé la Land, que j'avais garée sur un élargissement localisé de la piste, entourée et couverte de cendres : un feu était venu mourir au bord de la piste, en épargnant miraculeusement mon outil de travail… L'alerte fut chaude et servit de leçon. Par la suite, durant la période des incendies de brousse qui durait sensiblement une quinzaine de jours pour un secteur donné, nous prîmes la précaution de parquer nos véhicules en des points susceptibles d'échapper au feu. En pleine savane, ce furent souvent les coupoles rocheuses sur lesquelles l'herbe était presque inexistante ; leurs pentes douces pouvant être gravies par la Land, celle-ci était conduite au sommet de la coupole pour y être garée jusqu'à notre retour. Il est effectivement arrivé qu'en notre absence un feu soit parvenu au pied de la coupole mais sans s'y propager et donc sans endommager le véhicule.

Autre effet accessoire des feux de brousse : une épaisse couche de cendres qui, soulevées par notre passage, venaient se coller sur nos visages et nos corps en sueur. Si sur la peau noire des ouvriers africains l'effet visuel de ces cendres volantes restait assez limité, par contre nos blanches peaux européennes étaient rapidement parcourues de coulées de sueur gris-noirâtres et nos visages évoquaient alors les « gueules noires » émergeant de leur mine de charbon.

On le voit, ces feux de brousse nous causaient bien des tracas mais au final nous n'avons jamais déploré d'incident majeur, du moins pour ce motif, au cours de nos trois campagnes de terrain. Par contre, la nuit venue, installés à l'abri du campement, nous pouvions parfois observer plusieurs lignes de feux progresser sur les flancs des collines environnantes : par le mouvement des flammes, le rougeoiement du ciel et l'éclairage surnaturel que prenait le paysage enfumé, c'était là un spectacle prenant et grandiose.

Peurs sur la brousse

Campagne 1971, à la limite nord-ouest de notre zone de travail, dans la région de la ville de Nova-Freixo, capitale régionale dans laquelle je venais d'établir un campement de base provisoire. Le récit qui suit est une évocation de l'état de guerre larvée qui sévissait dans ce secteur. Au-delà de cette limite nord, c'était un domaine d'insécurité relative susceptible d'être pénétré par des incursions de rebelles. Bien que patrouillé par l'armée portugaise, il nous était interdit d'y travailler pour des raisons évidentes de sécurité.

Or, sur la bordure nord de la zone qui m'était attribuée, un chaînon montagneux orienté nord-sud se développait de part et d'autre de cette limite théorique d'insécurité. Je devais donc faire une brève reconnaissance de sa partie sud, ne serait-ce que pour identifier ses roches constitutives. Le problème posé par cette reconnaissance était double :

– comme, disait-on, aucune piste d'accès ne permettait d'approcher ce massif, je devais organiser un itinéraire pédestre de trois jours aller-retour, impliquant deux bivouacs mobiles et une équipe renforcée pour le portage des échantillons de sols et de roches à recueillir sur le terrain ;

– par ailleurs, c'était de ce chaînon qu'était partie deux ans auparavant une puissante attaque des rebelles qui avaient tenté de prendre la ville de Nova-Freixo. Le souvenir de cet assaut, repoussé par l'armée portugaise, restait si vivace dans la mémoire collective locale que les autorités, que j'étais tenu d'informer, tentèrent de me faire renoncer à mon projet. Autre effet de cet évènement militaire, il me fut très difficile de convaincre les recrues qui se présentèrent au camp : lorsqu'elles apprirent que le massif montagneux, visible dans le lointain, était notre destination, ce fut la débandade ! Finalement, avec l'appui d'une prime complémentaire de quelques escudos, je parvins à constituer une équipe forte d'une dizaine d'hommes.

Je mis alors le cap sur le massif montagneux en m'enfonçant dans la brousse, muni de mon fusil et d'un plein de recommandations faites par les autorités, me priant notamment de noter toute trace d'activités suspectes sur le massif ou à ses abords

(vestiges de bivouac ou de campement et autres indices éventuels d'une présence humaine récente).

La première journée fut des plus ordinaires : le travail s'effectua normalement, les ouvriers discutant entre eux et, en fin de journée, le bivouac fut installé dans le lit sableux d'une rivière déjà partiellement asséchée. Nous étions encore à bonne distance (environ deux heures de marche) du chaînon montagneux et nous n'avions rien observé d'anormal.

Au cours de la matinée du second jour, tout en faisant les observations géologiques et en récoltant les échantillons utiles le long de notre itinéraire, nous nous sommes peu à peu rapprochés de notre but. Le massif constituant une réserve d'eau irriguant ce coin de savane, les herbes étaient encore trop vertes pour être incendiées et, bien qu'elles n'aient pas été des plus hautes, notre progression s'en trouvait ralentie. En revanche, la végétation conservait parfaitement les traces de présence humaine, comme nous n'allions pas tarder à en observer. Ce fut le début de vingt-quatre heures peu ordinaires et riches en péripéties.

En fin de matinée, nous parvenions donc au pied du chaînon qui, comme de nombreux autres reliefs, surgissait brutalement de terre en dominant de plusieurs centaines de mètres la pénéplaine environnante. Mon premier job étant d'identifier les roches qui constituaient sa terminaison sud, je commençais par suivre son pourtour en observant les éboulis rocheux. Je constatais rapidement qu'un seul type de roche, appelée charnockite, était représenté, ce que je confirmerais plus tard en gravissant le massif.

Ici, je dois faire une digression sur cette roche car sa grande dureté participera à l'ambiance qui prévaudra dans les prochaines heures. Il s'agit d'une belle roche

de couleur vert jade, dont la cassure écailleuse et vitreuse évoque le cul des anciennes bouteilles en verre vert. Par altération chimique, la surface de cette roche s'arrondit et développe une épaisse patine pulvérulente de couleur blanchâtre, devenant plus compacte et passant à l'orangé près de la roche saine. Par l'absence ou la rareté des arêtes, par l'épaisseur de sa patine, par sa dureté et sa compacité, la charnockite est très difficile à échantillonner : il faut d'abord trouver un angle d'attaque favorable, puis éliminer la patine pour parvenir enfin à prélever un fragment de roche sain et représentatif. Le marteau du géologue étant pratiquement impuissant (je parle bien du marteau !), il faut recourir à la masse, mais souvent, celle-ci rebondit sur le rocher, son manche vibre entre les mains et peut même se briser ! Bref, la difficulté est telle qu'obtenir un bel échantillon de cette roche peut prendre jusqu'à une trentaine de minutes, les premières tentatives n'étant pas toujours couronnées de succès… et parfois il faut aussi confectionner un nouveau manche pour la masse !

Donc, circulant dans les éboulis du pied du massif, nous arrivons sous un surplomb rocheux formant un abri naturel et découvrons des traces de véhicules : empreintes de pneus au sol et herbes écrasées prouvant parfaitement de récentes manœuvres d'engins motorisés. Stupeur ! D'abord, parce que nous étions parvenus en ces lieux par une longue marche, qu'à notre connaissance il n'existait pas d'accès motorisé à cette montagne, ensuite, parce que ces traces étaient récentes et que l'on pouvait imaginer que leurs auteurs n'étaient peut-être pas très éloignés… Qui étaient-ils ?

A partir de cet instant, je fus le témoin d'un évènement exceptionnel qui perdurera jusqu'au soir :